

“ Un peu plus haut, dans la rivière, se trouve la Gabelle, près la chute des Grès, où M. Baptist a une grande scierie depuis plusieurs années. La chute des Grès est assez forte. En remontant la rivière on arrive ensuite, après avoir passé l'île aux Tourtes et la pointe à Chevalier, à la grande cataracte de Shawenigan, puis au rapide des Hêtres, à la chute de la Grand-Mère, aux petites Piles, et enfin aux grandes Piles, où la navigation commence pour ne s'arrêter qu'à 70 milles plus haut, à la Tuque.”

Amenées forcément par leur position géographique à être plus tard le siège d'une grande ville, les Piles ne contiennent maintenant que quelques maisons, des entrepôts et un quai. Un bateau à vapeur y chauffait, et nous étions déjà tous groupés sur son pont, n'attendant plus que le signal du départ pour naviguer sur les eaux du Saint-Maurice, lorsque le premier ministre de la province de Québec, s'avancant tête nue sur la jetée, annonça qu'on venait de lui offrir l'agréable tâche de baptiser notre petit steamer. Rappelant en termes heureux la carrière de notre ancien gouverneur, le marquis de la Galissonnière, M. Joly assura qu'il ne saurait mieux faire que de donner au bateau à vapeur qui allait sillonner pour la première fois ce beau fleuve, le nom d'un homme qui, par-dessus tout, avait aimé son pays, l'avait servi glorieusement, et dont le souvenir, toujours vivace dans la marine française, était perpétué par le magnifique cuirassé que commandait si bravement le contre-amiral Peyron. Des hurrahs enthousiastes accueillirent cette délicate attention, et l'amiral, s'avancant sur la dunette, y répondit avec ce charme et cette courtoisie dont les officiers de la marine française ont tous le secret, mais que possède particulièrement cet officier supérieur.

Alors le *La Galissonnière* poussa au large, au milieu des vivats, et pendant sept milles, ses hôtes purent admirer les sites pittoresques que présentaient les rives élevées du Saint-Maurice, qui de ce côté-là ressemble assez à la Moselle.

En route, un incident se produisit qui émotonna plus d'un cœur. Sur un plateau dominant la falaise, on voyait s'élever une humble cabane de colon. Des hommes étaient occupés à travailler à quelques pas de là, et chacun à bord croyait qu'ils déracinaient un arbre, lorsque tout à coup on vit flotter à la tête d'un mât improvisé le drapeau tricolore, appuyé par deux coups de fusil. Devant cette démonstration toute spontanée d'un pauvre paysan canadien-français perdu dans la forêt, ignorant toutes les choses de ce monde, excepté que la France était le berceau de sa race, l'amiral se découvrit silencieusement. La vieille France venait de reconnaître la Nouvelle-France, et retrouvant en elle son enfant, elle lui donnait ce qu'il y a de plus précieux ici-bas, le baiser maternel.

Pendant que ces démonstrations se faisaient sur les rives, le *La Galissonnière* reprenait le chemin des Piles, au milieu des joyeux refrains de nos anciennes chansons canadiennes. Les députés de Montmorency, de Rouville, de Bagot et de Verchères donnaient l'exemple de la gaieté gauloise : les officiers français reprenaient en chœur, et l'honorable premier-ministre entraîné par le torrent, se mit à entonner, aux applaudissements de tous : *Vive la canadienne ! et A la claire fontaine.*

Ce fut ainsi que nous quittâmes le *La Galissonnière* pour remonter en chemin de fer.

Un lunch et un dîner somptueux nous y attendaient, et placés en face de toutes ces douces choses, les invités de l'honorable M. McGreevey ne savaient trop qui louer le plus. Était-ce l'entrepreneur du chemin de fer ? Était-ce l'obligeant M. Woolsey, son beau-frère, qui n'a cessé de combler les touristes de délicates attentions ? Était-ce la courtoisie extrême de tous les employés, mis aux ordres des voyageurs ? Au milieu de ces hésitations, nous arrivâmes bientôt aux Trois-Rivières, où nous trouvâmes le vice-consul de France, M. Balcer, qui attendait l'amiral

et ses officiers. Accompagnés par le président de l'Assemblée législative, l'hon. M. Turcotte, et par plusieurs députés, ces messieurs firent le tour de cette charmante ville, visitant son parc, son vieux collège — ancien château des gouverneurs français — et son antique église, monument du style de Louis XIII. Ce dernier édifice attira surtout l'attention des connaisseurs.

Un verre de champagne pris chez le vice-consul de France termina notre courte visite à la ville fondée par Lavolette ; et bientôt nous étions en route pour Québec, enchantés de notre excursion, de notre amphitryon et de nos illustres compagnons de voyage. Anglais comme Français, conservateurs comme libéraux, n'avaient qu'une voix pour faire l'éloge des uns et des autres, et la paix universelle, ce rêve du bon Bernardin de Saint-Pierre, venait de se réaliser sur le chemin des Piles.

A Portneuf, l'hon. premier-ministre devait nous quitter déjà, amenant avec lui quatre officiers du *La Galissonnière* et du *La Bourdonnais*, à qui il offrait l'hospitalité toujours si cordiale de son manoir du Platon. Quant à nous, nous continuâmes sur Québec. En aussi joyeuse compagnie, la journée s'était passée trop rapide ; et il était onze heures du soir lorsque les carrosses du gouvernement reconduisirent l'amiral et ses officiers au quai de la Reine.

En route, l'amiral et son état-major nous avaient invités à assister, le lendemain, à la messe qui devait se dire sur le *La Galissonnière*. Le lieutenant-gouverneur de Québec, l'hon. M. Langevin, premier-ministre *ad interim* de la Puissance, les ministres locaux, et presque tous les excursionnistes de la veille s'y trouvaient. Les dames surtout avaient pris le cuirassé à l'abordage, et le pont du vaisseau-amiral ressemblait à une corbeille de fleurs.

Au moment solennel de l'élévation, tous les fronts s'inclinèrent, et pendant que les commandements : “ Portez armes ! Présentez armes ! Genoux terre ! ” se faisaient entendre, une prière ardente s'éleva de toutes les âmes groupées ainsi au pied de l'autel du *La Galissonnière*.

Elle montait vers le Seigneur en lui disant :

“ Bénissez notre pays, nos aspirations et nos familles, et puisse Dieu protéger la France ! ”

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 15 août 1879.

C'est un fait accompli, un grand événement qui prend sa place dans le grand Panthéon des merveilles du monde. Le fameux canal interocéanique essaie en ce moment son premier pas, conduit et dirigé par ses parrains : Sa Majesté l'Argent et M. Ferdinand de Lesseps. Malgré sa mauvaise fée, la tante Jonathan, d'Amérique, tout porte à croire que ses premiers débuts dans le monde seront bien accueillis. Une foule de souscripteurs (on dit qu'il n'y a que des Français) lui préparent un adorable berceau tout neuf dans le massif des Cordilières.

Ce cher canal, on peut dire déjà qu'il aura les pieds au chaud dans le *Gulf-Stream*, et la tête au frais sur les genoux de son père, l'excellent Pacifique.

Il y a une chanson où l'on s'écrie :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?
Mais quand il fait chaud, je le demande à tous ceux qui suent :

Où peut-on être mieux que sous un Panama ?

Malgré la conspiration payée d'une certaine presse et les clameurs rétrogrades d'une bande d'agioteurs qui n'ont qu'un lingot de cuivre à la place du cœur ; en dépit de cette écume que l'on voit aux pieds des grandes renommées, le canal interocéanique est virtuellement commencé et il s'achèvera. Du reste, sa Sainteté Léon XIII vient de l'approuver, il faut que cette difformité géographique disparaisse.

Comment ! l'imprimerie aura centuplé les forces de l'intelligence humaine ; la

vapeur, puissance dynamique inconnue des anciens, aura développé à l'infini les richesses de la terre ; l'électricité aura donné des ailes à la pensée ; et des drôles, s'érigeant en arbitres de la destinée humaine, des renégats de la liberté pourraient dire au progrès : Halte là ! on ne passe ! Allons donc ! ce n'est pas sérieux !...

Ah ! si j'avais un conseil à donner à l'amiral Ammen — vous en avez sans doute entendu parler : il était un des membres du Congrès de Paris, et après s'être fait très-humble là-bas, il le calomnie dans un long rapport qu'il a adressé au président Hayes — si j'avais un conseil à donner à cet officier, je lui dirais : Il faut en prendre votre parti, mon cher ; ne protestez plus et concluez, Ammen, par un Aïnsi-soit-il !

Il y a pas mal d'Américains qui approuvent le langage de cet amiral ; il y en a d'autres, comme Nathan Appleton, qui ne se laissent guider que par une sage raison et ne voient dans le projet de Lesseps qu'une merveille de plus.

Il y a aussi le *vulgum pecus*, des gens que l'on voit aux guichets des banques, et qui donnent leur argent parce que d'autres leur ont montré le chemin ; ce sont des moutons de Panurge que les hommes *smart* tondent régulièrement.

Pour obtenir leurs gros sous il n'est pas nécessaire d'être honnête. On les a vu s'empresser d'apporter leur pécule au Memphis el Paso qui ne se construira jamais, et, il y a trois jours, ils ont refusé de prendre des actions du canal de Panama.

C'est bien le cas de dire qu'un coquin trouvera plus facilement à emprunter qu'un honnête homme. Mais patience : lorsque cette œuvre immense sera achevée et que la Compagnie distribuera 10 pour cent à ses actionnaires, je sais bien qui rira jaune et se mordra les doigts.

S'il est vrai que les Américains aient quelque raison d'être insensibles aux avantages d'un canal interocéanique ; si leur égoïsme mercantile, compliqué de jalousie furieuse, leur fait perdre le sens commun, les autres peuples qui habitent ce continent ne sont pas forcés de les imiter. Le Canada-français naturellement est intéressé dans la question. Québec doit saluer l'œuvre de Lesseps non-seulement à cause qu'elle est une ville française, mais aussi parce que ses navires passeront un jour par ce canal pour jeter l'ancre sur les rives lointaines de la Colombie anglaise. Ce futur itinéraire — qu'on ne l'oublie pas — a 8,000 milles de moins que la route que prennent aujourd'hui les navires qui sont obligés de doubler le cap Horn.

Je sais que la Confédération canadienne fera l'impossible pour tendre la main, par le futur chemin de fer transcontinental, à cette chère Colombie qui se morfond sous le 55ème degré de latitude.

Il n'est pas de millions qui tiennent ; cet espace sera franchi — environ 4,000 milles — et la locomotive avec son panache de fumée sera le trait d'union qui fera vibrer tous ces cœurs séparés sous le même drapeau et pour la même patrie.

J'approuve l'idée de cette grande artère qui sera aussi la colonne vertébrale de la Confédération ; mais je suis obligé de dire que les produits du Canada, ayant pour destination la Colombie anglaise — lorsque le canal de Panama sera ouvert — prendront la voie maritime de préférence à la voie de terre ; parce que 4,000 milles en chemin de fer — c'est la distance qui sépare Québec de la Colombie — demanderont des frais de transport plus coûteux que les 6,000 milles du nouvel itinéraire par le canal projeté.

Je termine par quelques chiffres qui préciseront la position des principales puissances intéressées plus ou moins à l'œuvre de Lesseps. Liverpool, Londres, le Havre, Brest, sont à environ 6,000 milles de Panama. New-York, Boston n'en sont qu'à 2,000. Québec n'en serait qu'à 2,500 ; mais la position géographique du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse oblige ses navires à remonter vers le nord, ce qui allonge leur route de 500 milles.

Les chiffres, ordinairement, jettent du

froid dans une chronique ; mais lorsqu'il s'y mêle des termes géographiques, on risque de démonter l'os maxillaire du lecteur à force de le faire bâiller.

Si M. Faucher de Saint-Maurice traitait ce sujet, je sais bien qu'il s'en tirerait mieux que moi.

Sa plume éloquent et française ferait toucher du doigt ces contrées lointaines que je n'ai fait qu'indiquer ; il donnerait la vie à mes chiffres, un corps et une âme à cette pensée :

* *

Le comble de la cruauté : faire un voyage exprès au Canada pour mettre votre Saint-Laurent sur le gril.

ANTHONY RALPH.

ÇA ET LÀ

M. le sénateur Fabre, rédacteur en chef de l'*Événement*, est parti pour Paris où il doit aider M. Galt à établir des relations commerciales entre la France et le Canada.

* *

Sir John Macdonald a été assermenté comme membre du Conseil Privé en Angleterre. C'est maintenant une charge purement honorifique et qui ne rapporte rien.

* *

Le nouveau lieutenant-gouverneur de la Province de Québec doit entrer, ces jours-ci, à Spencer Wood. Depuis sa nomination il a logé à l'Hotel St-Louis où il a exercé l'hospitalité avec beaucoup de libéralité, sans distinction de partis.

* *

Une assemblée des électeurs de Saint-Roch ayant eu lieu pour blâmer le vote de M. Shehyn, et envoyer auprès de lui une députation chargée de lui demander sa résignation s'il ne voulait plus soutenir le gouvernement Joly, M. Shehyn a répondu qu'il n'avait pas voulu se séparer du parti libéral en votant contre le *loop line*, et qu'il était décidé à supporter M. Joly.

* *

M. Mallet, de Washington, qui s'intéresse toujours avec tant de dévouement à tout ce qui nous touche et nous concerne, nous informe que l'historien américain, John Gilmory Shea, doit publier dans la prochaine livraison de la *Catholic Quarterly Review*, un travail considérable sur l'élément canadien aux États-Unis.

“ Ce travail, qui est une revue critique des *Canadiens de l'Ouest* par M. Tassé, et de *Notre-Dame des Canadiens* par l'abbé Chandonnet, aura pour effet, dit M. Mallet, de faire mieux connaître et apprécier le nom canadien par le peuple américain. Je puis dire, après en avoir pris communication, que c'est ce qui aura été écrit de mieux sur notre nationalité aux États-Unis. Les historiens américains nous ont toujours ignorés dans le passé, mais ce ne sera plus possible à l'avenir.”

Nous espérons que M. Mallet nous fera parvenir le journal qui contiendra l'article en question.

* *

Grand émoi à Québec, la semaine dernière. M. Chapleau avait proposé un vote de non-confiance à propos du *loop line*. M. McShane étant absent, le gouvernement ne pouvait compter que sur trois voix de majorité ; M. Shehyn ayant dit qu'il voterait contre le gouvernement, il ne restait plus qu'une voix de majorité ; or, le gouvernement n'était sûr ni de M. Murphy ni de M. Racicot. Qu'on juge de l'excitation des députés et des inquiétudes des ministres. Comme M. McShane était en route, on se mit à parler pour lui donner le temps d'arriver. A deux heures du matin, il arriva et fut reçu comme un sauveur. Le gouvernement eut deux voix de majorité.

L'opposition et les conservateurs en général disaient, la semaine dernière, qu'ils étaient épris de battre le gouvernement. Tous les jours on disait : “ C'est